

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 82 (1955)
Heft: 6

Artikel: Découvrir ce qui est nôtre : Ferdinand de Rovéréa : (suite et fin)
Autor: Landry, C.-F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-229447>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DÉCOUVRIR CE QUI EST NOTRE

(*Suite et fin*)

Que certaines vies soient des opérettes, rien de plus certain ! Notre jeune homme devenu homme va montrer de beaux traits de caractère. Cependant — on ne sait pourquoi — tout ce courage dont il fera presque trop facilement montre, n'arrivera pas à faire de lui un héros.

Il y a donc des gens qui ont de la malchance : on ne les prend pas au sérieux.

Voici des images. Des images un peu grosses, des images comme de l'Epinal :

— De Rovéréa est major à Aigle. Il doit monter passer une revue dans les Ormonts. Là, il trouve un garçon qui a trop respiré l'air de Paris, et qui le fait facilement savoir, même et surtout quand on ne lui demande rien. Il mange à la table des officiers, et comme il dit « qu'à Paris on saurait bien se faire rendre justice » (pour une question vétilleuse), Rovéréa le prie de sortir de table et de la salle. L'autre revient, quelques moments plus tard, avec... quarante-cinq grenadiers tout armés, qui font un bruit tonitruant dans l'escalier. Vous avez bien lu : quarante-cinq hommes... Efforçons-nous de ne pas oublier que Rovéréa a servi à Marseille... Et puis, quarante-cinq hommes, c'est un chiffre qui fait bien. Mais Rovéréa n'est pas homme à se laisser effrayer par quarante-cinq gaillards. Au contraire. Il est heureux, à cette minute-là. Son méchant subordonné ose lui dire :

Ferdinand de Rovéréa

par C.-F. Landry

— Monsieur, j'ai une bouche pour parler, et vous des oreilles pour m'écouter !

Ça sent le Parisien, ces mots-là. Et les officiers n'aiment pas qu'on leur parle de leurs oreilles. M. de Rovéréa saisit son épée, « je lui allongeai une botte qui lui passa entre le bras et le corps » (Pas si adroit que ça, hein, M. de Rovéréa !!) Mais, on vous le disait, il vient de Marseille, et pour l'éloquence, il est imbattable : « ...je haranguai ces gens avec véhémence et leur représentai si vivement l'énormité de leur faute qu'ils jetèrent leurs armes sur le plancher et sollicitèrent leur pardon »...

Cette première image d'un Rovéréa sans peur et sans reproche sera suivie d'autres. Le cadre diffère, pas l'esprit :

Le lendemain, Rovéréa chemine par des sentiers escarpés, quand un homme tout ce qu'il y a de plus armé se met à marcher derrière lui. Sans avoir à se retourner, Rovéréa sait que ce garçon est le révolutionnaire d'hier : « — Que me voulez-vous ? mon pardon ? — Je veux des excuses par écrit — Je ne veux pas écrire... » Fin du dialogue. Rovéréa sait qu'il peut recevoir un mauvais coup ; il continue dans son mince sentier. L'autre capitule : « Venez dans ce chalet ! » « Ça avait l'air d'un guet-apens », dit Rovéréa, pour bien montrer quel courage il a eu de s'y rendre. L'homme a un petit encrier (tout, on vous dit, tout y est), il écrit l'aveu de ses fautes et demande pardon.

La vie continue. Les années passent. Ce sont des années mouvementées. Berne envoie M. de Rovéréa discuter avec le général français Montesquiou, aux abords de Genève. De Rovéréa passe trois heures parmi des sans-culottes qui ont les plus mauvaises intentions du monde et des mines patibulaires, comme de bien entendu. Il est un peu poursuivi quand il redescend vers Genève, mais il a eu un mot historique. Il a parlé à ces Français du « lac de Morat », pour les faire se souvenir qu'ils ont pris autrefois une solide « piquette »... C'est faire de Charles-le-Téméraire un Français... Toujours cultivé, ce Rovéréa, pas vrai ??

Bientôt, ce sera « LA LEGION FI-DELE » qui, en effet, eut assez d'allure, dans un temps où l'allure était chose rare. Le général français Brune, l'un des conquérants de Berne, profite d'avoir le plus mauvaise façon qu'il le pourra, en guerroyant six cents pauvres bougres « fidèles », alors que la métropole est tombée, et qu'il y a une capitulation pour tout le monde.

C'est donc le moment de la fameuse parole « Mourir en combattant », qui sera suivie, comme il se doit, du licenciement des candidats à la mort.

Tout cela, très imagerie.

Rovéréa franchit seul le pont de la Thièle, après avoir arraché des larmes d'admiration au major neuchâtelois qui avait été chargé de refouler la troupe. J'adore ces militaires qui pleurent. C'est sublime.

Ils pleurent, puis vont se mettre à table, à Neuchâtel. Une bonne table. Et l'imagerie se poursuit, peut-être plus charmante que lorsqu'elle est trop militaire :

Rovéréa est accueilli par des artisans et des épiciers qui l'applaudissent. Quand on vous disait que ce garçon-là n'avait pas la tête de tout le monde.

Il ira jusqu'à Cortaillod pour manger bon et boire fin.

Bien sûr, on ne va pas laisser en paix un si grand capitaine. Il reçoit des avis secrets. Le refuge n'est pas sûr, le général Brune a juré sa perte. Rovéréa rentre dans Neuchâtel et trouve cette fois trente dragons français, rangés sur deux lignes... et qui ne lui font absolument aucun mal. Il faut se faire une raison : ou ce garçon-là est un veinard comme il n'y en a pas dix dans l'histoire, ou il est tellement à craindre que trente dragons hésitent, comme avaient hésité quarante-cinq Ormonants. Il y aurait bien une troisième hypothèse... mais depuis le temps que je répète que cet homme a commencé sa carrière militaire à Marseille, je n'ose plus imaginer qu'il « galègue ».

Nouvelle image : M. Fauche-Borel, homme généreux, dit à notre Rovéréa que, sans doute aucun, c'est à lui qu'on en veut ; il l'oblige à quitter son auberge, au grand soulagement de l'hôtelier qui était aussi un affectueux, et voici Rovéréa logé chez M. Fauche-Borel. Le détachement français reste 24 heures à Neuchâtel, puis se retire.

Notre Rovéréa voudrait bien se retirer, lui aussi ; mais comment faire ? En Suisse, il y a le général Brune. En France, il y a la France. Donc... Oh, pas du tout ! Vous, moi, tout le monde serait pris. Rovéréa, au contraire : « Mon étoile y suppléa : un étranger, un inconnu, me fournit le moyen de m'échapper. M. Richard, Lyonnais, commissaire des vivres à l'armée... etc. ». C'est vrai : encore du cinéma avant la lettre. Un commissaire à l'armée donne son passeport. On croirait lire *Caroline Chérie*, arrière-petite-fille d'Alexandre Dumas. Le Conseil général de Neuchâtel prête la main à cette mascarade, et voici notre Rovéréa sur les chemins... Laissant derrière lui un homme qu'on fourrera en

prison à sa place, mais ayant avec lui M. Fauche-Borel, qui désirait aussi s'éloigner. Un ordre secret a pour eux abaissé la chaîne qui, d'ordinaire, empêche voitures et chevaux de circuler la nuit...

Nouvelle aventure : au poste-frontière, M. de Rovéréa a la chance qu'on célèbre *ce jour-là* la réunion de l'ancien Evêché de Bâle à la République française. Ne serait-ce pas plutôt que l'on profite de l'événement qu'est le passage de M. de Rovéréa, pour fêter aussi des événements historiques ?

Il y rencontre un homme qui avait fait la même route et qui lui paraissait si suspect qu'il voulait en finir avec lui, d'un coup... Mais, miracle ! Ce gaillard n'était qu'un autre commissaire aux vivres. On plaisante, on mange ensemble, et, plus loin, à Courtelary, ce gendarme obtient d'un autre gendarme qu'il donnera sa chambre à M. de Rovéréa. Tout se passe donc selon les ficelles les plus usées du roman-feuilleton. M. Fauche-Borel, qui ne savait rien, croit s'évanouir en voyant arriver son compagnon d'exil entre deux gendarmes. Qu'il se rassure : ce sont des compagnons de table.

M. de Rovéréa se rendit sans plus de peines à Constance, où il attendit des jours meilleurs. Une dernière mésaventure pour terminer ce portrait presque incroyable : il retrouve à Constance un homme qui lui avait servi de secrétaire, et qui fut très fâché de le voir arriver : n'avait-il pas raconté à tout le monde, avec détails, la mort de son ancien maître.

Je comprends la faute de ce secrétaire-là : avec un patron tel que M. de Rovéréa, on n'en était pas à une mort près.

DONNEZ LA PRÉFÉRENCE
aux annonceurs du
« Nouveau Conte^{ur} vaudois et romand ».

EN MARGE DES ELECTIONS

Présidents...!

Chaque année, au mois de décembre, quand j'apprends le nom du nouveau président de la Confédération, je fais un petit saut dans mes souvenirs. Dame, on a beau habiter un pays démocratique, ce n'est pas sans un brin de fierté qu'on passe à côté du Président.

Un de mes souvenirs avait pour cadre le Théâtre de Mézières, un jour de première. Deux heures avaient sonné et on attendait l'auto du Président. La foule ne manifestait aucune impatience. Quelques rares appareils photographiques étaient prêts à l'action. Une dame française, sollicitée par son amie de gagner sa place, opposa une énergique résistance. « Je veux, disait-elle, voir le Président de la République ! Je veux le voir !

Et l'auto arriva à grand-peine, d'ailleurs, car les groupes compacts ne songeaient nullement à lui faire une haie d'honneur. La dame française regardait de tous ses yeux. Elle vit un petit homme descendre de la voiture, traverser une foule où personne ne se découvrit, et s'acheter tout prosaïquement un programme. Un loustic lança à la dame d'un ton gouailleur : « Tenez, le voilà, le Président de la République ! » La dame n'en est pas encore revenue.

* * *

L'autre souvenir est beaucoup plus lointain et j'étais jeune alors. Il y avait, dans une ville de notre canton, un concours fédéral de chant. J'ignore par quel hasard et par quelles faveurs extraordinaires je me trouvais, moi qui avais payé mon billet, à côté du Pré-